

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ SLAVE DE PARIS.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

Prix de chaque numéro isolé . . . . . . 20 cent.
Abonnement à douze numéros pour Paris 1 fr.
Pour la Province et l'Étranger. . . . . . 2 —

ON S'ABONNE :
A la librairie Blosse, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

N. B. Les articles de correspondance, les lettres d'adhésion à la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au directeur-gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7.

6e Numéro. — 1er Février 1849.

Situation nouvelles des Slaves

VIS-A-VIS DE L'ALLEMAGNE, DES MAGHIARS ET DU MINISTÈRE AUTRICHIEN.

Les prétentions conquérantes des Allemands en pays slave ont décidément porté malheur à l'Allemagne. L'unité germanique est en pleine dissolution. Les États du Nord et ceux du Midi se trouvent à la veille d'une rupture éclatante. Le *Sonderbund* de la Bavière, du Wurtemberg et de leurs annexes, fait chaque jour de nouveaux progrès. La suprématie de Francfort n'est plus que nominale. En Prusse, la fameuse *réorganisation*, c'est-à-dire la désorganisation du grand duché de Pozen, a également créé au cabinet de Berlin des embarras, d'où il semble impossible qu'il sorte autrement qu'en rétablissant le despotisme jusque sur ses provinces héréditaires. Le contre-coup trop évident qu'a pour les libertés prussiennes l'occupation militaire de la Poznanie, est sans nul doute ce qui poussa la majorité de la diète de Berlin à garantir, dans son projet de constitution, une organisation vraiment polonaise au grand-duché de Pozen, en dépit de la résolution toute contraire prise par le congrès de Francfort. Quelque illusoire qu'ait été jusqu'à présent cette promesse, elle n'en a pas moins servi de point de départ à la longue agitation où l'on a vu le roi faire disperser la chambre par la force des baïonnettes, et en transférer violemment les séances de Berlin à Brandebourg. Vainement, la garde nationale, les clubs et tout le peuple ont protesté. Le roi a fait entrer les 50,000 soldats du général Wrangel dans sa capitale pour réduire le peuple au silence. Quant au parlement, son système mal conçu de résistance passive par le refus des impôts, n'a été pour la royauté que la source d'un nouveau triomphe. L'interdiction des clubs, la liberté de la presse suspendue, Wrangel gouvernant Berlin par le sabre; de son côté, Guillaume IV octroyant, *de par lui-même*, une charte qu'il jète comme un défi à la prétendue diète constituante de Prusse; enfin l'élection de la nouvelle chambre se faisant aujourd'hui sous l'impression de terreur de l'état de siége et sous les menaces de réaction poussées jusqu'à l'excès : tels sont les résultats qu'amène pour l'Allemagne l'obstination à maintenir son système de conquête sur la Pologne.

En Autriche, la haine du slavisme ne pouvant se produire avec autant d'énergie qu'en Allemagne, il s'ensuit aussi que l'Autriche peut montrer dans sa politique intérieure et extérieure une attitude beaucoup plus ferme et plus conséquente que la Prusse. Pour être allée moins vite que chez les Teutons pur-sang, la démocratie n'en marchera qu'avec plus de sûreté parmi les Autrichiens. Les Bohêmes et les Polonais de Galicie, deux peuples démocratisés jusque dans leurs racines, se disputent à la diète du Kremsier la prépondérance. Strobach, le jeune bourgmestre de Prague, élevé à la présidence de la diète, à la place de l'énergique Smolka, ne veut ni ne peut lui imprimer une tendance rétrograde. Cette assemblée conserve, moins ses tendances allemandes, tout ce qu'elle avait à Vienne de fierté et d'élévation. Sa thèse demeure invariablement celle du premier congrès slave de Prague, c'est-à-dire une monarchie démocratique dans la plus large acception du mot, fondée sur l'égalité absolue, tant civile que politique, non-seulement entre tous les hommes, mais encore entre toutes les nationalités de l'empire, de telle sorte que les plus faibles d'entre elles puissent, à l'aide de diètes séparées, devenir les égales des plus fortes.

Ce programme, accepté de tous, est ratifié en apparence par le ministère autrichien lui-même, quoiqu'au fond l'on sache bien où tendent Schwarzenberg et Stadion, élèves mal convertis de Metternich qui, sous les semblants d'une vaste démocratie nationale, emploient toutes leurs forces mourantes à relever le vieux système de la centralisation et du gouvernement unitaire. Ils sont donc en réalité contre toute fédération sérieuse des nationalités de l'empire; et pour se dérober aux exigences du parti fédéraliste qui a la majorité au parlement de Kremsier, ils cherchent à donner aux libertés communales une extension exagérée. Ils voudraient étouffer la vie nationale de chaque pays sous la végétation luxuriante des petits intérêts de clocher. Aussi ce ministère de passage a-t-il été repoussé par un vote de défiance de la diète : et il se trouve placé aujourd'hui dans la nécessité de choisir entre deux extrémités : donner sa démission en masse, ou dissoudre la diète avec la presque certitude de lui en voir revenir une autre qui sera plus libérale encore que la première. Car elle sera plus slave, c'est-à-dire plus compacte dans ses tendances, et moins asservie à la politique allemande des Habsbourgs.

La prise de Bude et de Pest par l'armée des peuples coalisés d'Autriche, en réduisant la guerre avec les Maghyars à ne plus être qu'une guerre de partisans dans les Puszty et les montagnes, assure désormais aux Slaves une situation exceptionnelle, unique pour eux depuis mille ans qu'ils luttent, toujours vaincus, contre le germanisme et le maghyarisme étroitement unis. Le danger de la situation ac-

tuelle, c'est que les esprits superficiels, parmi les Slaves d'Autriche, se laissent prendre à l'idée de reformer sincèrement avec cet empire caduc une nouvelle monarchie mixte, à l'aide d'un gouvernement unitaire et fortement centralisé. Ce serait-là une utopie, qui perdrait l'avenir magnifique des Slaves autrichiens, en les tournant d'abord contre la liberté de leurs frères de race, puis contre celle du reste de l'Europe. En effet, s'il était devenu nécessaire d'humilier les Maghyars, égarés par une aristocratie ivre d'orgueil, il n'en est pas moins vrai que leur dénationalisation serait dans le triomphe des Slaves une tache et une faute, dont ils auraient bientôt à se repentir amèrement. Une telle conduite ne tendrait à rien moins qu'à rappeler sur l'Autriche émancipée le despotisme allemand, et par suite le protectorat moscovite.

Correspondance de Belgrad.

GUERRE DE HONGRIE.

Nous recevons d'un fonctionnaire de la principauté de Serbie, au sujet des derniers événements et du caractère spécial de la lutte entre les Serbes et les Maghyars, une lettre dont il nous semble utile d'offrir ici les principaux passages.

Deux races, que des intérêts analogues devraient tenir intimement unies, se font depuis neuf mois, dans un des plus beaux pays de l'Europe, une guerre d'extermination. Des centaines de villages réduits en cendres, des milliers de familles errant sans feu ni lieu, et d'innombrables victimes tombant chaque jour sur les champs de bataille, témoignent assez et de la vigueur du patriotisme, et de la profonde inimitié qui poussent les deux partis l'un contre l'autre. Malheureusement, l'Europe ignore la véritable cause de cette lutte prolongée, dans laquelle elle ne voit qu'une intrigue des cours absolutistes, ou l'annonce d'un prétendu panslavisme, en vérité moins connu parmi les Serbes qu'à Paris. Parmi les journaux français, le *National* surtout se plaît à montrer cette grande insurrection comme allumée par la camarilla autrichienne, pour briser par ce moyen le nouveau gouvernement hongrois, propagateur trop dévoué des idées libérales et de la civlisation d'Occident. Mieux adaptée, à ce qu'il paraît, aux opinions déjà formées, cette version a fait fortune dans le public français, et a acquis aux Maghyars des partisans nombreux là où ils ne trouveraient que des adversaires, si leurs prétentions étaient démasquées. Mais l'ignorance déplorable de la presse française sur les affaires serbo-maghyares est constamment entretenue par les mille subterfuges des agents de Kossuth à Paris, à Francfort et à Londres. Les Serbes, au contraire, dans leur simplicité, n'entretiennent ni défenseurs près des journaux, ni missionnaires politiques nulle part. Ils se fient à la seule justice de leur cause, sans s'inquiéter de ce qu'on peut dire d'eux à l'étranger. Voilà pourquoi la presse, qui ne les connaît pas, leur est ennemie.

Cependant, loin de servir d'instruments à une réaction aveugle contre les Maghyars, les Serbes ne font que soutenir la plus sainte des causes, celle de leur patrie et de leur nationalité opprimées. Ils se trouvent exactement vis-à-vis des Maghyars dans la même situation que Venise et Milan vis-à-vis de l'Autriche. Les demandes des Serbes sont les plus modérées du monde. Ils réclament, dans ce siècle de liberté, la restitution des droits qu'on leur avait garantis solennellement sous des monarques absolus, sous les règnes de Marie-Thérèse, de Joseph, de Léopold. Malgré cela, en avril dernier, la députation envoyée à Pest par les Serbes de Syrmie, du Banat et de la Batchka, y a reçu pour toute réponse que le gouvernement ne reconnaissait pas de natiou serbe en Hongrie. Tous les efforts pour obtenir une réponse plus favorable ayant échoué, il ne restait plus aux Serbes qu'a courber leurs têtes sous le joug de ces libéraux de nouvelle espèce, ou à repousser leur insolence par une guerre acharnée.

Deux semaines suffirent à ces hommes qu'on suppose barbares, pour mettre tout leur pays en état de défense ; et pour transformer leur bureaucrarie austro-maghyare en une administration simple et nationale. Avec un superbe dédain, Kossuth fit attaquer les insurgés dans le siége même de leur gouvernement, à Karlovats. Mais ce fut pour les orateurs de Pest l'objet d'un grand étonuement d'apprendre la complète déroute de leur première expédition. Enfin, d'étonnement en étonnement, ils ont dû, après neuf mois de lutte continuelle, reconnaître que les Serbes, même réduits à leurs seules forces, n'avaient pas encore perdu un pouce de terrain.

Quant au fait que les insurgés serbes sont des instruments de l'Autriche, ce fait n'a aucune base. Car les Serbes ont été tout d'abord repoussés et déclarés rebelles par l'Autriche. Ce n'est qu'après la complète rupture entre la Hongrie et le cabinet de Vienne, que ce cabinet a songé à entrer en relations amicales avec les insurgés de la Slavonie. Et si les Serbes ne repoussèrent pas cette espèce d'entente avec le cabinet impérial, c'est parce que l'agression des Maghyars les y força. Il est vrai que le résultat final de cette guerre pourrait devenir favorable à l'Autriche, si les Slaves ne se modéraient pas dans le triomphe, et si les Maghyars ne se décidaient pas à abjurer des prétentions insenseés. C'est donc à ces derniers d'accepter franchement, et le plus tôt possible, une fédération basée sur l'égalité la plus complète entre toutes les nationalités de la Hongrie, sans quoi ce beau royaume va se trouver inévitablement dissout. MARINOVITJ.

Cours de littérature slave au Collége de France, par M. Cyprien Robert.

Analyse du discours d'ouverture.

DES TENDANCES GÉNÉRALES DE LA RÉVOLUTION SLAVE, EN LITTÉRATURE, EN RELIGION, EN POLITIQUE.

Messieurs,

Il serait difficile d'imaginer une réunion de circonstances plus capables que celles où nous sommes d'attirer sur les cours de littérature slave l'attention publique. Voici en effet l'époque où les Slaves vont prendre dans les affaires de l'Europe, une part plus importante que jamais. Or, c'est précisément, Messieurs, l'époque actuelle que je compte étudier spécialement dans nos leçons de cet hiver. C'est la littérature politique des peuples Slaves, et ses rapports avec la révolution que je veux étudier ici particulièrement avec vous.

Désormais les temps de la littérature académique, et d'une érudition futile sont passés. Aujourd'hui pour être lu et pour être écouté, il faut poursuivre un but pratique plutôt qu'un but savant, se consacrer aux masses et à leur affranchissement, plutôt qu'au beau idéal et au culte oiseux de la forme. S'il doit désormais en être ainsi pour toute littérature en général ; à plus forte raison faut-il que ce caractère domine sur tous les travaux littéraires faits dans un but spécial de propagande slave. Par conséquent, Messieurs, les sujets que j'approfondirai devant vous, ne présenteront pas autre chose que la discussion franche et simple des intérêts slaves, à mesure que les évènements contemporains en imposeront l'examen à l'Europe. Vous verrez dans cette vaste lutte d'émancipation, le drame à la fois le plus graudiose et le plus palpitant de l'époque. Sous la manière si diverse dont ces peuples combattent, et dont leurs victimes succombent, se cachent des problêmes profonds de philosophie sociale, destinés à changer la face de la politique humaine. Nous étudierons ensemble le génie de ces littératures opprimées, mais si vivaces et si généreuses de Pologne, de Bohême et d'Illyrie. J'espère vous les montrer alliées inébranlables de la littérpture française, proclamant et dirigeant chez les Slaves, une série de révolutions toujours correspondantes à nos révolutions de Paris.

Pendant que notre première République proclamait l'affranchissement de la raison, et que le Code Napoléon scellait d'un sceau impérissable les droits de l'homme et du citoyen, pendant ce temps chez les Slaves, avaient lieu les deux règnes philosophiques de Joseph et d'Alexandre. Puis, quand notre révolution de 1830, s'en allait sonner sous les murs d'Anvers et d'Ancône, sonner le réveil des nationalités, la Pologne, la Bohême et l'Illyrie commençaient aussi de leur côté leur travail de renaissance politique. Enfin lorsque 1848, vint inaugurer à Paris l'ère de la réforme sociale, aucune partie du monde ne répondit à notre appel avec autant d'empressement que les Slaves ; aucune aristocratie, aucune bourgeoisie en Europe, ne se dépouilla avec une aussi admirable abnégation, que le firent les classes privilégiées de la Galicie, de la Bohême et de l'Illyrie.

Aujourd hui, chez tous ces peuples c'est la masse des prolétaires et des paysans. ce sont les classes laborieuses et souffrantes, qui se trouvent armées du droit et de la force ; et qui à ce titre forment l'objet principal des préoccupations des gouvernements. Un tel état de choses exerce naturellement sur la littérature une influence immense. La littérature se trouve par là jetée forcément dans une voie plus populaire que jamais. Aussi toutes les publications nouvelles chez les Slaves, se distinguent-elles par un culte, naguère encore inoui, pour le génie national.

Ce génie des nations Slaves a conservé, Messieurs, à travers mille ans d'oppression, toute l'originalité de ses tendances. Déjà au moyen âge, les Slaves représentaient en philosophie les sciences physiques et la nature ; en religion, la simplicité du rite et l'absence des symboles, comme en politique l'absence de l'état, remplacé par l'existence municipale et la reconnaissance générale d'un patriarcat champêtre, destiné à relier entre elles les communes éparses. Quoique modifié par les temps modernes, le Slave continue encore de représenter des besoins autres que ceux de lO'ccident. Toujours encore, comme il y a mille ans, le slavisme est debout en face du germanisme, dont il prétend devenir l'antithèse en tout genre. Or c'est précisément cette antithèse slave qu'il s'agit de connaître à fond si l'on veut apprécier avec justesse le mouvement actuel de la révolution chez ces peuples.

De tout temps, Messieurs, le principe de vie du Slave, fut le respect des droits naturels, comme le principe du Germain est l'organisation logique et absolue, l'abstraction, fruit d'une philosophie qui plane tantôt dans le rationalisme pur, tantôt dans le plus nuageux mysticisme. Cette tendance rationelle et rigoureusement logique, qui entraîne invinciblement le génie teuton, lui fait chercher en politique un droit divin des états, un libéralisme abstrait

et invariable, supérieur aux volontés des masses, et placé en dehors des instincts naturels, c'est à dire en dehors du droit des races, des nationalités et des langues. Le Slave au contraire, invoque contre la logique violente du Teuton la douce et maternelle nature. Il représente l'inviolable conscience des nationalités. Il tend à retablir sur ce globe les frontières naturelles ; partout il proclame cette maxime que le droit d'un gouvernement s'étend jusqu'aux limites de sa langue; mais que sa légitimité s'arrête là où sa langue cesse d'être vulgaire...

D'après les philosophes politiques du monde slave, les diverses races humaines ont chacune leur rôle providentiel. On peut considérer le genre humain comme l'orgue de la nature, sous les doigts du musicien suprême. Or que serait-ce qu'un tuyau d'orgue qui ne rendrait pas une note spéciale? Et qu'est-ce qu'une race humaine qui n'a pas dans l'histoire sa mission particulière? Une race imitatrice, une race copie, c'est dans la lyre de l'univers une corde qui ne rend pas de son, ou qui ne résonne qu'à l'unisson de ses voisines. On peut la retirer sans déranger en rien le grand concert du monde. En un mot, toute race, pour mériter ce nom, doit avoir dens l'histoire son action spéciale et distincte : ressemblant aux autres races pour l'ensemble de sa physionomie sociale, elle diffère nécessairement de ses sœurs sur un point; c'est le point par où elle est originale.

La race slave, Messieurs, est assez peu originale en littérature comme le prouve sa perpétuelle imitation des œuvres françaises. Mais en politique et dans l'ordre des institutions sociales, l'originalité slave est un fait des plus frappants. Le but que se proposent les slavistes actuels est de rendre cette originalité évidente à tous les yeux. Parmi les écrivains qui travaillent à ce but avec le plus d'ardeur, se distinguent les Bohêmes Havlitchek, Rieger, Tcheïka, Palacky; les Illyriens Stanko-Vraz, Kuchlan, Gaï et Prica; et parmi les Polonais, Trentovski et Libelt de Pozen, philosophe d'un ordre supérieur, compagnon de prison de Mieroslavski, et qui aujourd'hui rendu à la liberté, reprend avec dévouement sa rude tâche, celle de faire comprendre à ses compatriotes les conséquences terribles de leur aveugle engouement pour les mœurs, les idées et la politique d'Occident. Etrangers au latinisme et à toute la civilisation germaine, les peuples Slaves n'ont qu'à perdre en implantant chez eux la bureaucratie et la centralisation de nos contrées. Pour leur bonheur, ils n'ont point à combattre, comme nous, la prépondérance de cette bourgeoisie marchande et égoïste, de cette classe d'épiciers patentés, qui après avoir détruit la noblesse blasonnée, aspirent à lui substituer une noblesse de comptoir. Dans les pays slaves, l'absence de grandes villes en rendant impossible la prédominance de l'élément bourgeois, rend par là même ces contrées merveilleusement aptes à propager tous les bienfaits du vote universel et de la souveraineté populaire...

Or, Messieurs, la même dissonance que produit chez les Slaves l'influence occidentale en politique, le latinisme la produit également chez eux en religion. Qui ne connaît l'histoire de la propagande jésuitique chez les Slaves de Pologne, de Bohême et d'Illyrie? Cette histoire n'est pas autre chose que celle de la dégénération de l'esprit religieux chez ces peuples. On doit aux jésuites le développement de l'intolérance et de l'antipathie religieuse en Pologne contre les Ruthéniens, et en Illyrie contre les Serbes orientaux. Ce fut le jésuitisme qui attisa le feu des guerres civiles entre les fidèles des deux communions. Des dévastations horribles en furent la conséquence; des provinces entières, comme la Dalmatie, sous les ravages incessants des Monténégrins, devinrent de vastes solitudes. Le contre-coup d'un tel état de choses fut de rétrécir de plus en plus la vie publique. Le provincialisme le plus étroit devint l'esprit dominant des pays slaves. La différence de religion isola entr'eux des districts que leur situation géographique devait unir intimement. Les Polonais de la Galicie vécurent sans aucune relation avec leurs compatriotes rutheniens, dont les tendances leur devinrent de plus en plus étrangères. En Dalmatie, les catholiques latins et les Morlaques, quoique habitant les mêmes villages, ne se connaissaient pas. Le célèbre auteur de l'*Histoire littéraire des Ragusains*. Appendini, ne prononce pas seulement le nom du Monténégrin. Dans ses volumineuses notices sur les Slaves méridionaux, Raguse ne se regardait pas même comme illyrienne, car illyrien, pour elle, signifiait barbare; elle répugnait tout autant à se dire slave, car à ses yeux un Slave c'était un Scythe ou un asiatique. La fatale conséquence de cet esprit d'exclusion, à la fois politique et religieuse, des Ragusains et des Dalmates latins, se montra surtout à l'époque de Napoléon. Tout leur territoire, qui pourrait si facilement devenir un véritable paradis terrestre, fut mis à nu par les Monténégrins, et devint comme un désert arabe, d'où les arbres même disparurent, malgré tous les efforts des Français pour défendre ces Slaves latinisés contre la vengeance de leurs frères orientaux. L'Illyrien Obradovitj, avant-coureur de toute la pléïade des écrivains serbes actuels, quoique schismatique, a dans ses livres des tendances beaucoup plus généreuses, beaucoup plus nationales que le fervent catholique, Appendini. A l'instar de tous les Illyriens, Obradovitj aime la France; il vient s'instruire à Paris, malgré les anathèmes que les moines, ses collègues, lancent contre lui. Il ne cherche point à faire triompher le schisme à tout prix, comme font les jésuites pour l'Église latine. Et, en politique, quoiqu'il aime la France, il ne prétend pas, comme les Ragusains ou les Polonais du vieux temps, lui soumettre le génie de sa race. Les Serbes schismatiques d'aujourd'hui sont intellectuellement les enfants d'Obradovitj; or, leur supériorité commerciale et même intellectuelle sur les Serbes latins est malheureusement un fait incontestable. L'école croate-illyrienne de Gaï ayant, malgré son latinisme, le même esprit de tolérance que celle d'Obradovitj, est par ce fait seul bien supérieure à celles des autres provinces slaves, où le jésuitisme règne encore. Ses étonnants succès dans toute la Hongrie ne peuvent être attribués qu'à la largeur de ses principes. Il faut malheureusement dire tout le contraire de la Pologne. Ce qui l'a tuée, c'est l'étroitesse de sa philosophie sociale, ce sont ses attaques contre l'Église grecque-unie des Ruthéniens, attirés par toute sorte de privilèges et de faveurs au rite latin : ce qui a fini par amener la guerre d'extermination des Kosaques et le protectorat des tsars moscovites, d'abord sur les sujets schismatiques et persécutés de la Pologne, ensuite sur la république polonaise elle-même.

Je sais bien, Messieurs, que je marche ici sur un terrain brûlant. On me reproche mon ancienne théorie du monde greco-slave. On prétend que je veux me servir du schisme dO'rient pour saper, pour contreminer le latinisme, d'où je suis sorti, dont je suis l'enfant, et à qui je dois mon culte : et par contre-coup on me signale comme opposé à l'influence et à l'intérêt de la France. Je vais, Messieurs, répondre à cette accusation avec une totale franchise. Je suppose d'abord, ou plutôt j'accorde momentanément à mes adversaires ce qu'ils affirment, c'est-à-dire que les Slaves sont une race inférieure. Même en ce cas l'intérêt de l'Occident, et même de la France, serait encore d'aider ces peuples à se développer dans le sens slave, et non dans le sens latin. Car on a déjà vu dans le monde beaucoup de races inférieures détruites, soit par la force des armes, soit par la force des idées étrangères ; et jamais ces violences n'ont rien produit de bon. Les races du nord de l'Afrique, un moment foulées sous le pied des Césars, réagirent ensuite avec d'autant plus de fureur contre la civilisation romaine, à laquelle elles opposèrent l'islamisme. En Amérique, les races indigènes du Pérou et du Mexique, et aux Etats-Unis les Peaux-Rouges ont été, il est vrai, exterminées par les Espagnols et les Anglais. Or, qu'est-il résulté de ces massacres? Il en est résulté partout le désert, le vide, la ruine. C'est que la destruction, celle même des êtres inférieurs, n'est jamais une chose morale et bonne.

Maintenant, Messieurs, revenant à la question du génie slave, j'avoue qu'il y a dans ce génie quelque chose de tendre et de féminin, quelque chose d'enthousiaste, d'entraînable par le cœur et l'amour, qui contraste avec le génie naturellement sévère et inflexible du romanisme et de l'Occident. Justement fier de sa discipline rigoureuse, le génie latin n'aime pas ces natures malléables : il va avec elles d'absorption en absorption, et ne se contente que quand il les a totalement assimilées à sa nature. Aussi ne pourra-t-il jamais adopter les Slaves que quand ils auront cessé d'être eux-mêmes. Il y a donc pour tous les Slaves, même catholiques, nécessité de repousser toute influence exclusive de l'occident. Cette ligne de conduite me paraît d'autant plus nécessaire que je n'admets pas que les Slaves soient une race vraiment inférieure. Je ne la crois pas telle ; je ne la crois pas subjuguable par les idées du dehors. Il y a dans le slavisme des éléments à part d'organisation sociale qui manquent au reste de l'Europe. Le slavisme est nécessaire à l'avenir du monde et au progrès du genre humain. C'est pourquoi la Providence a placé au fond du nord la Russie comme un inexpugnable rempart, comme l'imprenable citadelle des Slaves, au cas où ils succomberaient dans la lutte qu'ils viennent de commencer contre le germanisme et ses alliés. Notre république française, qui fonde sur l'Allemagne des espérances si peu motivées, devrait mieux peser les conséquences de son hostilité à la cause slave. Car si la France s'obstine à repousser le slavisme, la Russie l'accaparera ; et elle réalisera son panslavisme à elle, c'est-adire, en dernière analyse, une monarchie universelle.

Heureusement la nouvelle révolution de 1848 est venue proclamer des principes bien différents, bien plus larges et plus humanitaires que ceux de 91. Les révolutionnaires d'aujourd'hui ont adopté la maxime : Respect à chaque race! Réveil de toutes les nationalités opprimées, même des plus faibles! Qu'aucune d'elles ne périsse! A cet appel, les Slaves ont répondu avec enthousiasme ; et aussitôt tout a changé de face en Europe. Aux droits de la raison sont venus s'adjoindre les droits non moins sacrés de la nature et des instincts de race ; et une double réhabilitation a ainsi commencé pour tous ces peuples.

Voilà, Messieurs, en résumé, quelles sont pour la littérature, la religion, la politique, les tendances générales de la révolution slave. Une autre fois, poursuivant le développement de ces prémisses, nous comparerons la révolution slave et ses phases avec celles des pays occidentaux; nous constaterons les analogies, les contrastes et finalement l'identité du but de l'une et de l'autre. Ainsi, vous le voyez; la tâche que je m'impose est surtout d'apprécier le mouvement slave au point de vue des idées et des systèmes actuellement investis de la puissance. Les grondements de plus en plus rapprochés de la tempête dans tout l'Orient européen annoncent assez au monde qu'il touche à un grand cataclysme politique et social. Déjà les actes rapides de ce drame rénovateur commencent à passionner le public de nos journaux. On ne regarde plus l'indifférence sur ces questions comme permise. Chacun prend parti pour ou contre, mais en suivant pour cela d'aveugles instincts. Notre devoir à nous tous, Slaves et Slavophiles, est de travailler à substituer aux vagues instincts un jugement clair et net. Si nous parvenons, Messieurs, par nos communs efforts à rectifier, ne fût-ce que quelques-unes des mille erreurs accréditées en France au sujet des Slaves, nous aurons par cela seul bien mérité à la fois de la cause slave et de la France. Servir et tâcher de faire harmoniser ensemble ces deux grandes causes, tel est, tel sera jusqu'à la fin le but de mon ambition et de ma vie.

Adresse de la Slovanska lipa de Prague aux Polonais.

On sait la glorieuse initiative révolutionnaire prise par les patriotes bohêmes sur les autres peuples de l'Autriche. On sait qu'il y a bientôt un an, Prague précéda de plusieurs jours la cité même de Vienne dans la proclamation de ses droits constitutionnels. Après un premier mouvement couronné de succès, les étudiants de Prague, organisés en cohorte d'élite, brûlèrent publiquement, comme insuffisante la nouvelle loi autrichienne sur la presse; et une protestation hardiment signée par les principaux auteurs tchekhs fut envoyée dès le mois d'avril 1848 à l'empereur. La patente impériale, qui ne tarda pas à parvenir à Prague, octroyait aux Bohêmes une complète liberté de presse, une administration tirée exclusivement du pays, des employés responsables devant les Etats, enfin l'usage officiel de leur langue dans les tribunaux et les écoles.

C'est à la suite de cette émancipation de la Bohême que des priviléges analogues furent également conquis par les Polonais de Galicie. Alors des rapports plus intimes que jamais s'établirent entre les Polonais et les Tchekhs; et le fameux congrès slave de Prague vint rendre (il faut l'espérer) définitive la coalition des deux peuples. Toutefois, les événements de Vienne et la guerre de Hongrie ont jeté momentanément quelque zizanie entre ces alliés de si fraîche date. C'est pour ramener entre eux la confiance et l'unité d'action que la société du *Tilleul slave* (Slovanska lipa) a voté aux Polonais la remarquable adresse dont nous croyons devoir reproduire ici la traduction.

Frères polonais,

La guerre provoquée par les ennemis du slavisme, par les Maghyars et les Allemands, a eu, sous les murs de Vienne, une issue fatale. Un soldat à la volonté de fer est devenu l'arbitre du combat... et menace aujourd'hui notre liberté à tous. Nous l'avions bien prévu : mais nous savions en même temps ce que signifiait le mot de liberté dans la bouche de nos ennemis... Vous autres, frères polonais, vous vous êtes fiés à ces faiseurs de promesses, et vous vous êtes rangés sous leur drapeau. Vous vous êtes joints à ces hommes qui parlent hypocritement d'égalité et de fraternité, en élevant partout pour le Slave des potences et des prisons.

Frères, nous savons ce qui vous a trompés : c'est cette même politique d'astuce, qui de temps immémorial travaille à mettre en lambeaux le corps de votre mère-patrie, et qui depuis un demi-siècle ne se lasse pas de remplir les mines de Sibérie de l'élite de votre jeunesse... Non contente de semer pour ainsi dire de vos proscrits errants tous les grands chemins de l'univers, cette même politique réussit encore à égarer vos nobles consciences. Y a-t-il quelque part un despote à combattre, une insurrection pour la liberté à soutenir, aussitôt vous vous croyez obligés d'aller y porter vos têtes. Et vous vous élancez comme si c'était votre propre patrie qui, sortie du tombeau, vous appellerait à son aide.

C'est avec ce même cri de liberté que les Allemands insurgés de Vienne et les Maghyars vous ont traîtreusement attirés dans leurs piéges. Tout entiers à vos inspirations libérales, et oubliant vos frères slaves, vous avez volé là où sous de faux semblants de liberté, nos vieux ennemis forgeaient pour le slavisme, et par conséquent aussi pour vous, de nouvelles chaînes. Frères, examinez donc mieux nos actes; et vous vous convaincrez que nous travaillons au même but que vous. Après avoir enduré des siècles de tortures, le Slave a enfin reçu le signal d'en haut : et aussitôt ce grand martyr entre les nations s'est levé pour reprendre possession de ses droits; et pour faire arriver à l'état de dogmes inviolables les principes si indignement profanés de liberté et de fraternité entre les hommes.

Frères, polonais, c'est l'amour seul de la liberté qui vous a poussés à aller verser votre sang au pied des Apennins, sous les Pyramides d'Egypte et dans les stepes glacées de Moscou. Hélas! partout on vous a trompés. Mais le frère ne tromperait pas son frère. Pourquoi ne vous fiez-vous pas à nous? Au nom de notre commune indépendance, au nom de tous vos martyrs ne repoussez pas la main fraternelle du Bohême. Ne fermez pas l'oreille au cri avec lequel tous vos frères vous conjurent d'adhérer au slavisme. Saluez ce drapeau que les Serbes ont arboré pour la guerre d'indépendance de leur race. De même que le despotisme sur les individus est passé sans retour, de même aussi doit cesser la domination du frère sur le frère, et d'un peuple sur un autre peuple.

Le Slave est l'élu de l'ère nouvelle; il doit en devenir l'apôtre, après en avoir été si longtemps le martyr. Ainsi, frères polonais, joignez-vous à nous, Tchekhs, Moraves et Slovaques. Ne séparez plus votre cause de celle des Ruthéniens, des Serbes, des Croates, des Illyriens. Donnez la main à tous vos frères que jusqu'à présent vous avez méconnus, et qui, malgré cela vous aiment. Ce n'est que par un concert unanime d'efforts que le slavisme pourra s'épanouir. Dans cette ligue pour l'émancipation, votre Pologne, qui nous est si chère à tous, a pour mission de former le lien conciliateur entre notre liberté et celle des nations d'Occident. Polonais, soyez donc les frères de vos frères. C'est par la justice et l'amour que nous prétendons recouvrer notre héritage. La liberté, l'égalité, la fraternité sont les seuls fondements que nous voulons donner à la loi slave.

Lettre de la Société slave de Paris aux patriotes de Bohême, en réponse à l'adresse de la Slovanska lipa.

Les Français et les Polonais, qui joints à un certain nombre de Slaves des autres nations, composent *la Société Slave de Paris,* n'ont pu lire sans émotion le généreux appel fait par les membres de la *Slovanska lipa* à ses frères polonais. Ayant appris par sa correspondance avec quel intérêt cette puissante société Bohême suivait de loin les travaux de ses amis de France, la Société Slave de Paris, se renferment strictement en elle-même, et laissant en dehors de son actiou ceux des simples signataires de son programme, qui ne partagent pas ses points de vue, a résolu de répondre par des félicitations sincères aux patriotes Tchekhs, auteurs de l'adresse ci-dessus mentionnée. — Elle profite en même temps de cette occasion, de manifester son regret pour les tendances anti-slaves, dont se montrent animés depuis quelque temps un certain nombre de Polonais. Loin de partager sous ce rapport l'égaremcnt passager de ses frères, la société Slave de Paris, persiste dans son programme du 28 mars 1848. Elle voue hautement ses sympathies à tous les actes qui ont ou qui auront pour objet de rendre plus étroite et plus sérieuse qu'elle n'a été jusqu'ici la fédération des trois peuples Tchekh, Illyro-Serbe et Polonais.

Tout ce qui tendra à constituer sur une base forte et libérale cette fédération, nous l'approuvons d'avance; quiconque lui fera obstacle, nous trouvera comme antagonistes. Voilà pourquoi nous condamnons tous ceux des Slaves, qui dans leur excès de maghyaromanie, s'enrôlant sous le drapeau de Kossuth, n'ont pas craint d'aller porter en Hongrie, contre leurs frères slovaques, croates et serbes une guerre fratricide L'extrême divergence d'opinions en France et en Pologne par rapport aux Maghyars et au ban Ielatchitj, ne nous a point aveuglés. C'est aux principes et non pas aux personnes que nos vies sont consacrées. Si le ban des trois royaumes Slaves du midi, ne tient pas les promesses qu'il a faites à ses peuples, les peuples qui l'ont élu sauront bien le renverser. Nous croyons que les Illyriens ne reculeront pas plus que les Tchekhs et les Polonais dans la voie démocratique où ils sont résolument entrés. L'Autriche le sait; et l'Autriche accorde en apparence de plein gré, ce qu'elle ne refuserait pas sans péril.

Pour tout obtenir il suffit que les Tchekhs et les Galiciens se mettent bien d'accord sur la question hongroise et sur l'incorporation des Slaves de Hongrie, dans la fédération slave. Cependant si la *Société Slave de Paris* désire voir le dernier et le plus humble des Slaves hongrois, relever fièrement sa tête libre enfin du joug maghyar, ce n'est pas pour applaudir à l'oppression que les Croates feraient d'une autre part peser sur les Italiens. Au nom de l'humanité, au nom du droit des gens, nous protestons à la fois, contre les prétentions maghyares vis à vis des Croates d'Ielachitj et contre l'occupation militaire de la Lombardie par les Croates de Radetski.

Nous sommes convaincus que la majorité des Slaves désirent, comme nous, la liberté pour les peuples qui vivent autour d'eux, qu'ils la désirent pour les Valaques, pour les Allemands, et même pour leurs ennemis Maghyars. Une race jusqu'à ce jour asservie aux autres races, et qui, en même temps qu'elle s'affranchit, voudrait soumettre à son joug un autre peuple, ne mériterait pas d'être libre. C'est pourquoi, dans le but de rendre plus homogène et plus pure de tout alliage nuisible la grande fédération slave, nous demandons à voir exclus de ce pacte de famille les Italiens. Comme les Serbes de Bosnie, d'Hertsegovine, du Monténégro et les Bulgares opprimés de la Turquie appartiennent de droit au même corps politique que les autres Slaves du Sud, et peuvent justement réclamer leur réunion avec leurs frères; de même les Italiens, qui, par toute leur histoire et leur civilisation, appartiennent exclusivement à la fédération latine, ont droit de revendiquer tous les avantages qui résultent pour eux de cette situation.

C'est à cette condition que la *Société Slave de Paris* promet tout son concours aux autres sociétés soit slaves, soit slavophiles de la Bohême et du reste de l'Europe. Elle ne conçoit la propagande démocratique qu'au point de vue du respect pour toutes les souverainetés nationales : principe hors duquel la liberté, l'égliaté, la fraternité ne seront jamais que de vains mots.

Fait et adopté en séance, le 10 janvier 1849, par la Société slave de Paris.

Signé : Les membres du bureau : CZYNSKI, HERKALOVITI, CHOTOMSKI, IZENZMID. — *Contresigné* : Le secrétaire perpétuel, CYPRIEN ROBERT.

CYPRIEN ROBERT, propriétaire-gérant.

Poissy. — Imprimerie de G. OLIVIER.